

RECENSION D'ÉCRITS

Victor-Lévy Beaulieu (2010)

Ma vie avec ces animaux qui guérissent

Paroisse Notre-Dame-des-Neiges : Éditions Trois-Pistoles

François Cardinal (2010)

Perdus sans la nature : pourquoi les jeunes ne jouent plus dehors et comment y remédier

Montréal : Québec Amérique

Nicolas Langelier (2010)

Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles

Montréal : Boréal

Marie Romanens et Patrick Guérin (2010)

Pour une écologie intérieure : renouer avec le sauvage

Paris : Payot & Rivages

Si vous avez encore des doutes sur l'importance vitale de la nature pour les êtres humains, quatre titres parus en 2010 offrent un panorama de l'ampleur et de la diversité des voies possibles pour approcher les questions inépuisables posées par notre présence au monde. Chacun des ouvrages traite, avec des approches, des styles et des ancrages très contrastés, de la rencontre bienfaisante de l'être humain avec une nature plus ou moins sauvage, plus ou moins domestiquée. La posture et le propos de chacun des auteurs sont fort différents et on peut néanmoins identifier ou construire une trame commune reliant chacun des ouvrages : les effets bienfaisants de la nature sur les êtres humains et, corollairement, l'attitude bienveillante envers la nature que ces rencontres peuvent générer. Si aucun des livres n'aborde centralement les questions d'éducation associées à ces rencontres avec la nature, ils laissent toutefois entrevoir les défis éducatifs posés par celles-ci et ils illustrent parfaitement en quoi elles ouvrent de vastes horizons et ne peuvent être confinées au seul cadre du développement durable. La lecture croisée de ces ouvrages contrastés peut donc soutenir les réflexions sur notre présence au monde et encourager une joyeuse et vigoureuse vigilance critique sur toute éducation prétendant nous expliquer ce que la nature est ou encore, voulant nous connecter avec la nature.

Dans l'essai ***Perdus sans la nature : pourquoi les jeunes ne jouent plus dehors et comment y remédier***, le chroniqueur, journaliste, éditorialiste et

père de famille québécois François Cardinal aborde un contenu abondamment traité en langue anglaise depuis plus d'une vingtaine d'années : le déclin des activités libres en nature chez les enfants. Dans un style d'écriture journalistique où il entrelace avec plus ou moins de bonheur l'histoire personnelle, les entretiens avec une douzaine d'experts, les anecdotes, les propos, les chiffres et conclusions de recherches variées, il rend plus accessible pour un lectorat francophone les thèses de certaines figures de proue de ce mouvement largement anglo-saxon et fortement étasunien : Richard Louv, David Sobel, Louise Chawla, Robin Moore. Il y associe aussi une abondante littérature québécoise et internationale sur la santé. Explorant les causes et les effets du déclin du jeu à l'extérieur ainsi que les bienfaits de l'activité physique ou du jeu libre, l'auteur propose des voies pour y « remédier ». Les ingrédients de la potion élaborée par François Cardinal sont les transports, l'aménagement ainsi que la vie communautaire et, dans une moindre mesure, l'accompagnement et la formation. Essentiellement, il invite à réduire les transports motorisés et à encourager les transports actifs, à revoir l'aménagement des cours d'école, des parcs, des espaces verts et des villes, à encourager les enseignants à se connecter à la nature, à soutenir la vie de voisinage par des activités extérieures, à faire des activités avec les enfants et aussi à les laisser jouer seuls et enfin, à se lever pour revendiquer des changements allant dans cette direction.

Perdus sans la nature fournit de bons repères bibliographiques pour explorer plus en profondeur les questions qu'il aborde. Dans le domaine de la formation à la recherche, l'essai de François Cardinal peut ainsi soutenir de premières explorations en ce qui concerne le rapport au monde des enfants. Cet essai peut aussi être un bon exemple afin de comparer et de différencier un essai journalistique d'une recherche universitaire, notamment en ce qui concerne des questions de recherche, des objectifs, des méthodologies et des entretiens de recherche. Le livre reprend en quelque sorte un contenu abondamment traité sous les mêmes angles dans de nombreux écrits étasuniens, des essais et des recherches, avec une centration similaire sur les questions d'aménagement et de santé. Le titre même de l'essai invite à « remédier » et il est publié dans la collection « *La santé du monde* » dirigée par un pédiatre. Ce fort ancrage dans les questions de santé fournit certaines pistes pour justifier l'importance de jouer dehors. On est toutefois beaucoup moins soutenu et nourri en ce qui concerne des pistes pour accompagner les jeunes et ainsi articuler le « jouer dehors » avec l'éducation ou le développement des jeunes. Il y a en effet bien plus que la seule santé dans la rencontre avec la nature. Si l'auteur fournit un matériel convaincant pour les questions de santé, il faut chercher ailleurs pour entrevoir l'ampleur de ce qui est en jeu dans le rapport à la nature des jeunes.

Ouvrir sur l'ampleur du rapport à la nature est justement la visée du livre ***Pour une écologie intérieure : Renouer avec le sauvage***, cosigné par la psychothérapeute et psychanalyste Marie Romanens avec le psychologue et

consultant Patrick Guérin. Comme le livre *Perdus sans la nature* porte la marque du journalisme en environnement qu'exerce François Cardinal, *Pour une écologie intérieure* porte quant à lui la très forte empreinte des écrits dans la tradition de la psychothérapie et de la psychanalyse. On y trouve donc de fréquentes explications ou des exemples provenant du travail clinique et ce, dès les premières lignes de l'ouvrage, dont une forme archétypale dès la page 14 : « À l'adolescence, Nadine a été bloquée dans son chemin de femme. Chargée de soutenir une mère trop fragile [...] elle a appris à s'oublier en se souciant du bien être d'autrui. » Comme il est aussi fréquent dans d'autres ouvrages d'une certaine tradition psychologique et psychanalytique, les auteurs appuient régulièrement leur propos à partir de contes, de romans ou encore de films. Enfin, tout comme François Cardinal introduit les lecteurs francophones du Québec à des écrits de langue anglaise, Marie Romanens et Patrick Guérin visent à introduire les Français à des écrits de langue anglaise peu connus en France, notamment les écrits de Théodore Roszak et Joanna Macy en écopsychologie et ceux de Arne Naess en écologie profonde. Dans ce contexte, au-delà d'une introduction à des textes, l'essai tente indirectement de réhabiliter des écrits qui ont été malmenés et carrément calomniés dans des pamphlets qui ont fait époque et qui ont hélas marqué une partie de l'imaginaire français en matière d'écologie. Il s'agit par exemple du triste classique *Le nouvel ordre écologique* de Luc Ferry (1992) ou encore de la brève postface du roman *Parfum d'Adam* où Jean-Christophe Ruffin (2007, p. 537) présente les essais ayant inspiré son thriller qui suppose « la genèse d'une violence écologiste » en lien avec l'écologie profonde et d'autres courants de la pensée écologiste. Dans les deux cas, chez Ferry et Ruffin, les propos sur l'écologie profonde sont navrants et bornés. Marie Romanens et Patrick Guérin visent ainsi à ouvrir la pensée écologique française, un peu à la manière de ce que Kerry Whiteside (2002) parvient admirablement à réaliser dans *Divided Natures : French Contributions to Political Ecology*, en cartographiant le monde de la pensée écologique en France. Malgré ses limites, l'œuvre de Marie Romanens et Patrick Guérin en est une d'ouverture, comme celle de Kerry Whiteside. Ce type de travail est un contrepoids essentiel aux thèses de Luc Ferry ou de Jean-Christophe Ruffin ou encore celles de Claude Allègre, de Bernard Oudin et des autres apôtres de ce que l'on pourrait nommer les Lumières républicaines en matière d'écologie.

Dans cette visée d'ouverture, *Pour une écologie intérieure* déploie la thèse de Marie Romanens et Patrick Guérin en trois chapitres, sous une forme assez typiquement dialectique : 1) « Nous sommes dans la nature comme la nature est en nous » (pp. 14-53), 2) « Pourquoi nous nous sommes séparés » (pp. 55-99) et 3) « Renouer avec le sauvage : les étapes d'une réconciliation. » (pp. 101-171). Si cette structuration peut ressembler à celle du livre de François Cardinal, la partie proposant « les étapes d'une réconciliation » est nettement moins pragmatique que les « 10 idées pour faire mentir la tendance » chez

François Cardinal. Les titres des 16 brèves sections de ce dernier chapitre présentant les étapes d'une réconciliation avec le sauvage sont presque systématiquement des verbes : « Tenir ensemble nos rêves et nos doutes », « Lâcher notre besoin de maîtrise », « Faire le tri en soi même » et ainsi de suite. Or, étonnamment, au sortir de la lecture, la thèse tout comme le programme pour une réconciliation semblent dilués, sans charpente solide ou sans trop de substance. Les auteurs font pourtant appel à une belle et large palette d'écrits pour soutenir la construction qu'ils tentent notamment d'articuler autour de la classique triade du rapport à soi, du rapport à l'autre et du rapport à la nature. Tout au long de l'essai, les auteurs partagent leur quête de diverses formes de troisièmes voies entre une variété de tendances binaires : extérieur/intérieur, occident/orient, conscient/inconscient, sciences/traditions, séparation/fusion, distinct/indistinct, modernistes/traditionalistes, rationnel/pré-rationnel, Psyché/Éros et ainsi de suite. Par contre, au final, c'est néanmoins le binarisme qui reste la saveur dominante, comme si la perspective psychanalytique et les tensions entre le monde intérieur et le monde extérieur occultaient néanmoins les autres propos. Pour ceux et celles qui cherchent à réfléchir sur notre rapport au monde et à traduire ces réflexions dans des contextes éducatifs, la souffrance de ce qui ressemble trop à des clients d'une relation thérapeutique sensible à l'écologie humaine occupe une trop grande place. La quête ressemble trop à celle dont nous font part tant de livres de psychologie populaire. Il s'agit des tentatives de guérison d'une personne souffrant de son histoire et de sa société, auquel on ajoute maintenant le tiers écologique. Bref, et c'est en partie tout à fait normal considérant l'ancrage disciplinaire des auteurs, la souffrance psychologique, en lien avec un mal être écologique, occupe une trop grande place malgré la volonté des auteurs de favoriser et de célébrer les connexions. Dans l'essai, on entend bien des bribes de souffrances et de joies chez Barbara, Nadine, Joëlle, Christine, Xavier, Hélène, Jacques, Sonia, Claire, Raphaël, Émilie, Stefan et autres personnes dont les auteurs analysent avec compassion l'histoire et l'interprètent à partir d'un assez large éventail d'écrits. Cependant, en termes de voix audibles, de narrations, il s'agit en fin de compte d'une foule de voix dont on attrape des extraits interprétés par des auteurs dont la propre voix est essentiellement muette ou encore plus strictement analytique ou « théorisante ».

En termes de voix narratives dans un texte, presque inversement à celles de l'essai *Pour une écologie intérieure*, l'auteur, journaliste indépendant et commentateur culturel québécois Nicolas Langelier se livre à un fascinant exercice périlleux dans son livre hybride, qui est à la fois parodie de la psychopop, roman, essai, autofiction et autobiographie. ***Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*** est rédigé à la deuxième personne du pluriel pour mieux nous interpeller à la lumière de son point de vue. Le « vous », systématiquement utilisé, questionne le lecteur et on entend néanmoins un « je » avec lequel on peut compatir. Le pari de

l'auteur est risqué car ce « vous » peut exaspérer. Or, malgré tout, le texte se lit et s'entend comme un témoignage biographique et même, vue sa forte composante d'analyse sociale, comme une autosociobiographie, un peu à la manière des écrits de Annie Ernaux, notamment dans « *Les années* » (2008). À la dimension autosociobiographique, Nicolas Langelier ajoute une certaine voix écologique et ce « roman » ressemble alors à une forme d'autosociobiographie environnementale.

Nicolas Langelier produit ici un texte qui est un genre de « road movie » racontant la souffrance et le dérapage d'un trentenaire qui devient dégoûté de sa vie mondaine et hyperbranchée au moment où son père décède du cancer et au moment où il vit une rupture amoureuse. Par une matinée de grisaille du printemps, il s'embarque dans un périple de quelques jours qui le mènera de la ville vers le chalet, le lac et la forêt de son enfance. Autour de ce dérapage contrôlé, l'auteur âgé de 37 ans raconte le décès d'un père, la rupture amoureuse et il pose aussi un regard sur l'histoire de notre société moderne et celle de la montée de l'hypermodernité et de son individualisme exacerbé, notamment par les technologies de communication. Les 25 chapitres du livre correspondent ainsi aux « 25 étapes » pour « sauver le reste de sa vie ». On peut identifier trois types de chapitres ou d'étapes.

Certains des chapitres racontent le périple, la route, sous une forme plus biographique : « **Étape 1** Décider de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard », « **Étape 4** Se réveiller et ne voir que du gris autour de soi », « **Étape 6** Reprendre la route », « **Étape 9** Trouver une autoroute », « **Étape 15** Retourner au chalet construit par son père trente ans plus tôt », « **Étape 25** S'enfoncer profondément dans la forêt de son enfance ».

Au sein de cette trame principale, s'entrelacent des chapitres qui racontent la vie amoureuse et les diverses relations de la vie branchée du narrateur, caché sous un « vous » interpellant, de même que le décès du père : « **Étape 5** Repenser à la soirée de la veille », « **Étape 7** Apprendre que son père est atteint du cancer », « **Étape 10** Laisser la fille de sa vie », « **Étape 15** Respecter la procédure entourant la mort de son père », « **Étape 20** Disséminer les cendres de son père ».

Enfin, plusieurs chapitres portent un regard analytique et critique sur notre société et son histoire, sa genèse de même que ses dérives : « **Étape 2** Comprendre les origines de la modernité », « **Étape 13** Mieux comprendre les élans fiévreux de l'âge d'or de la modernité », « **Étape 18** Réfléchir à l'héritage de sa génération », « **Étape 21** Comparer deux visions de la modernité », « **Étape 22** Se familiariser avec le concept d'hypermodernité ». Dans ces chapitres, la forme est plus généralement celle de l'essai. Il faut souligner que le livre comporte aussi un index détaillé qui porte à la fois sur

les thèmes et sur les auteurs cités, avec des entrées assez originales telles que les années « 1900 », « 1910 » et ainsi de suite, par dizaines, jusqu'à « 2000 », « authenticité », « autoroute », « avenir », « capitalisme », « espoir », « Facebook », « internet », « jeunes femmes », « plastique », « progrès », « réseaux sociaux », « superficialité », « tendresse », « vitesse ».

Étonnamment, les entrelacements de cette forme hybride de texte que constitue *Sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles* fonctionnent malgré le risque, et ce, depuis la phrase qui ouvre le livre : « Un jour c'est inévitable, vous en aurez assez », jusqu'à la phrase qui le ferme : « Vous enfoncerez vos doigts dans le sol humide et vous serrerez les mains le plus fort que vous le pourrez ».

Sur un blogue des Éditions Boréal (2010), répondant aux questions que lui adresse son éditeur, Nicolas Langelier raconte qu'il veut exposer son « malaise », notamment « par rapport à l'état actuel de la modernité », à « l'espèce de mal être diffus » en lui et dans la société et à « l'adolescence perpétuelle dans laquelle nous sommes empêtrés, l'ironie qui sape toute tentative d'être authentique et de vraiment exprimer nos doutes et nos souffrances ». Nicolas Langelier est là dans le même type de questions qu'explorent Marie Romanens et Patrick Guérin, mais dans une toute autre forme narrative. Tout comme les coauteurs français, il nous expose « les excès de ce que l'on peut appeler l'hypermodernité : l'hyperindividualisme, l'hypernarcissisme, l'hyperconsommation, etc., qui ont un impact négatif autant sur nous-mêmes en tant qu'individus que sur la planète en entier ». Plus loin, Nicolas Langelier raconte à son éditeur son « envie d'évoquer les émotions » qui l'ont « habité » autour de la mort de son père. Fatigué de l'individualisme, le jeune auteur québécois aimerait aussi nous voir « retrouver un sens du collectif » de même que « reprendre contact avec certaines choses dont la modernité nous a coupés et que les développements technologiques toujours plus poussés continuent à nous éloigner ». Ici, il traite de « la nature » et des « bienfaits physiques et psychologiques qui sont liés à un environnement naturel, loin des distractions artificielles des villes ».

Finalement, le type de terreau conceptuel et expérientiel qui nourrit la plume (le clavier...) de Nicolas Langelier est très proche de celui de François Cardinal, qui critique lui aussi les excès de technologies et de vie branchée, de « vie bétonnée », de « vie cloisonnée » et de « vie dénaturée ». Il s'approche aussi de celui de Marie Romanens et Patrick Guérin lorsqu'ils rappellent que « nous avons oublié notre enracinement dans la terre ». François Cardinal focalise sur les jeunes et leurs parents, alors que Marie Romanens et Patrick Guérin situent leur propos dans une perspective de développement humain qu'ils appréhendent à partir des diverses perspectives théoriques et qu'ils focalisent sur des adultes, plus souvent en crise ou en thérapie, ou plus rarement en atelier. Nicolas Langelier prend directement la voix singulière d'un trentenaire en crise qui interpelle le lecteur par ces « vous » qu'il nous adresse. On est là

dans les mêmes thèses qu'exposent « *L'immaturité de l'âge adulte* » de Jean-Pierre Boutinet (1998) ou encore « *The Minimal Self: Psychic Survival in Troubled Times* » de Christopher Lasch (1984) : un questionnement social, générationnel et personnel autour de crises, de fêlures avec, de surcroît, une composante écologique.

Ma vie avec ces animaux qui guérissent fait contrepoids radical aux sources et voix multiples de l'essai de François Cardinal, au « eux » individuel des cas souffrants et au « nous » collectif de notre société chez Marie Romanens et Patrick Guérin, de même qu'au « vous » interpellant le « je » dans son rapport au monde chez Nicolas Langelier. Victor-Lévy Beaulieu répond en quelque sorte à ces voix par une vigoureuse autobiographie environnementale centrée sur ses relations avec les animaux.

Le très prolifique romancier, dramaturge, essayiste et éditeur québécois âgé de 65 ans nous raconte avec candeur et avec un regard critique sur nos relations aux animaux, l'importance des « bêtes » durant une soixantaine d'années de sa vie, depuis l'âge de cinq ans en 1950, jusqu'en 2010. Comme il le mentionne à l'endos du livre : « c'est l'histoire de ce que j'ai vécu et vis toujours avec les bêtes que je raconte, témoignage de ma reconnaissance : j'étais malade et les bêtes m'ont appris la guérison ». Chez Victor-Lévy Beaulieu, on est donc encore dans des questions de santé en rapport avec la nature et de bienfaits que la nature peut apporter à l'être humain. Le livre débute ainsi par les expériences avec le monde animal du jeune Victor-Lévy Beaulieu et dès la fin du premier des dix chapitres du vibrant essai personnel, l'auteur nous annonce : « C'est ainsi que je décidai que j'aguirais pour toujours mes parents et, que tout le temps que je vivrais, je serais inconditionnellement du bord des bêtes » (p. 29).

Tout au long des 240 pages de cette autobiographie environnementale, on découvre, par le texte et par la photographie, des lieux et des animaux au cœur de la vie de l'auteur. Le livre que Victor-Lévy Beaulieu a rédigé depuis ce qu'il présente comme « l'arche de Noé que j'habite avec passion depuis que je suis au monde », comprend plus de 160 photos, anciennes et actuelles, qui nous font voir des lieux du Québec ainsi que des animaux de sa vie : porcs, porcelets, chevaux, poneys, mini-poulains, vaches, bœufs, veaux, canards, cannetons, canes, oies, chiens, chiots, chats, chatons, lapins, poussins, coqs, poules, moutons, agneaux, béliers et chèvres. On peut regretter une partie des choix de mise en page du livre par l'auteur et éditeur, qui coupe inutilement en deux par la reliure une cinquantaine de photos, en les plaçant au centre, alors qu'elles sont pourtant dans un format autorisant de les laisser entière sur une seule page. Hormis ce léger désagrément, texte et photos s'accompagnent très bien et se renforcent mutuellement.

Par sa belle et habile plume, ainsi qu'avec une belle iconographie, Victor-Lévy Beaulieu nous fait accéder à son monde et à son histoire. Ses relations avec les

animaux sont aussi mises en rapport avec sa famille, avec son voisinage et, de manière plus large, avec la société. C'est ici toute la force potentielle du cas singulier, un prisme au travers duquel on peut aussi entrevoir tout un monde et toute une histoire personnelle, sociale et écologique. Régulièrement dans le texte, en plus de l'histoire intime de sa vie avec ses proches et avec les animaux, l'auteur fait des avancées critiques sur les représentations et le traitement des animaux dans nos sociétés. Il relate ainsi comment un animal lui a réappris « la primauté de la vie, le plaisir qu'on prend à œuvrer dans le même sens qu'elle » (p. 227) et aussi qui lui a réappris « une simplicité qui finit par nous échapper, bombardés que nous sommes par un flot d'images éphémères dans lesquelles on croit voir la vie alors qu'elles sont la face tout en fragments de la mort » (p. 228).

Dans l'histoire de sa vie avec ces animaux qui guérissent, Victor-Lévy Beaulieu prend parfois la voie de l'éthologue à la Konrad Lorenz et aussi parfois la voie de la critique sociale. Il questionne ainsi le paradoxe de « notre civilisation » qui, « à force de vouloir prétendre sauver tout le monde », est néanmoins « devenue l'une des plus cruelles à avoir vu le jour depuis les commencements de l'humanité » (p. 230).

Alors que les auteurs des trois autres livres commentés dans cette recension évoquent le manque de contact avec la nature, Victor-Lévy Beaulieu nous raconte et nous illustre savoureusement, dans son bestiaire et sa vie avec les animaux, que « c'est l'idée même de nature qu'on a fait disparaître de nos sociétés » et que « sans le retour à l'idée de nature, l'espèce humaine subira le même sort que celui des dinosaures » (p. 231). Il évoque alors notre « cupidité » qui fait que « pour la majorité des espèces animales ... la décimation est maintenant chose entendue. » Dans cette foulée, sa critique rejoint alors, par une voix toute personnelle et sans jamais y faire référence, celle de critiques de la mondialisation économique comme Serge Latouche ou encore Wendell Berry. Victor Lévy-Beaulieu souligne en effet que « né de la cupidité, le mondialisme est un acte contre nature, puisque voulant tout uniformiser, il met toutes choses en péril » (p. 231). Ce ne sont pas là les traits dominants de cette autobiographie environnementale, mais plutôt les conclusions. L'essentiel du livre est une incursion dans la vie de Victor-Lévy Beaulieu avec ces animaux qui guérissent. La guérison est ici à double sens. Autant l'auteur soigne et guérit parfois des animaux, autant les animaux le guérissent. À ces égards, le livre est convainquant. « Quand je suis parmi mes animaux, à les soigner, à en prendre soin, à jouer avec eux, c'est moi que je soigne, c'est de moi dont je prends soin, c'est avec moi que je joue » (p. 235).

Quatre livres qui nous questionnent sur notre rapport au monde et sur la nature. Quatre styles d'écriture très différents. Quatre sources d'argumentation variées. Quatre livres aux ancrages disciplinaires et littéraires contrastés. Quatre

voix et quatre voies fort différentes. Aucun de ces livres n'est véritablement construit à partir d'une stricte position de recherche universitaire et encore moins d'une posture explicite en éducation relative à l'environnement. Pourtant, la lecture de ces textes peut très bien soutenir l'une et l'autre. Ces ouvrages sont en effet hantés ou habités par une trame commune notamment faite d'une fatigue ou d'un écœurement du monde actuel et de son orgie de production-consommation, de son instrumentalisation de tout, de son bling-bling techno masquant mal la domination, l'ennui et le vide. Les livres sont construits en problématisant notre monde et notre rapport au monde, ce qui constitue souvent des éléments de problématiques de recherche en éducation relative à l'environnement. Les livres relatent aussi des quêtes ou des recherches pour sortir de voies qui semblent sans issues. François Cardinal titre *Perdus sans la nature et comment y remédier*, Marie Romanens et Patrick Guérin titrent *Renouer avec le sauvage* alors que Nicolas Langelier nous invite à *sauver le reste de sa vie* et que Victor-Lévy Beaulieu raconte *[sa] vie avec ces animaux qui guérissent*. Enfin, les quatre livres évoquent les bienfaits du contact avec un certain monde sauvage, avec la nature, sans s'embourber dans des labyrinthes conceptuels sur la notion de nature. À cet égard, aller dehors et être dans le monde de la vie, avec les autres vivants, constituent une invitation et une ordonnance, au sens médical de prescription, afin de mieux se retrouver sur Terre, dans notre pleine humanité. Tout ceci semble bien sensé en soi et constitue un rappel aux chercheurs et aux éducateurs afin de maintenir des pratiques, des propos et des recherches bien ancrés dans le monde de la vie, en résonance avec la nature, quelle que soit l'idée que nous en avons.

Tom Berryman

Université du Québec à Montréal

Références

- Allègre, C. (2010). *L'imposture climatique, ou, la fausse écologie : conversations avec Dominique de Montvalon*. Paris : Plon.
- Allègre, C. (2007). *Ma vérité sur la planète*. Paris : Plon.
- Boutinet, J.-P. (1999). *L'immaturité de la vie adulte*. Paris : PUF.
- Éditions du Boréal (2010, 16 septembre). Trois questions à Nicolas Langelier [publié sur le blogue Boréal Express 2.0]. Disponible sur <http://blogue.editionsboreal.qc.ca/2010/09/16/>
- Ernaux, A. (2008). *Les années*. Paris : Gallimard.
- Ferry, L. (1992). *Le nouvel ordre écologique : l'arbre, l'animal et l'homme*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- Lasch, C. (1984). *The Minimal Self : Psychic Survival in Troubled Times*. New York : W. W. Norton.
- Oudin, B. (1996). *Pour en finir avec les écolos*. Paris : Gallimard.
- Ruffin, J.-C. (2007). *Le parfum d'Adam*. Paris : Flammarion.
- Whiteside, K. H. (2002). *Divided Natures : French Contributions to Political Ecology*. Cambridge, MA : The MIT Press.